

5 CENTIMES

# L'ANTIPATRIOTE

Organe révolutionnaire annuel

Dimanche 30 Octobre 1892, à 10 h. du matin.

## GRAND MEETING

Public et contradictoire.

—o—

Salle Saint-Michel, 15 rue d'Or, 15.

—o—

Ordre du jour :

Le départ de la classe. — Le militarisme.

## LA GUERRE

Quoi de plus horrible et de plus monstrueux que la guerre ? Quoi de plus terrible que le spectacle de ces milliers de gens ne se connaissant pas, ne s'étant jamais vus ; sachant seulement les uns, qu'ils sont français, anglais ou belges et les autres, allemands, russes ou hollandais, se ruant les uns sur les autres pour s'entretuer ; faisant mille ravages dans les villes et les campagnes, dévastant tout sur leur passage, portant la désolation et la mort partout ? Et cela pour qui, pourquoi ? Est-ce pour leur plaisir ? Non, ils n'y trouvent que peines et fatigues, souvent la mort. Gagnent-ils quelque chose à faire la guerre ? Non, car s'ils en réchappent, s'ils retournent sains et saufs dans leur foyer, ils devront recommencer à travailler comme par le passé. Certes, ils préféreraient rester chez eux, auprès des leurs, Pourquoi donc la font-ils ? Ils n'en savent rien eux-mêmes. Dès qu'ils eurent atteint leur vingtième année on leur a dit d'aller à l'armée. Ils y sont allés. Alors est survenue la guerre. On leur a dit encore de quitter leur pays, d'aller dans le pays voisin pour se battre. Et ils l'ont encore fait, sans réfléchir, sans se demander pourquoi il fallait se battre. La seule explication qu'on leur avait donnée c'est qu'ils se battaient pour la patrie ! Qui donc forçait ces jeunes gens à se battre, qui donc les forçait à s'entre-tuer ? Ce sont les rois, les empereurs, les riches, les puissants, les « bourgeois ».

Ah ! je voudrais les voir ces bourgeois pustuleux et ventrus, entraînés dans le tourbillon de l'horrible mêlée. Je voudrais les voir, un soir de carnage après que les vainqueurs eussent quitté le champ de bataille, à l'heure sombre où les corbeaux viennent se repaître des cadavres et des mourants.

Je voudrais les voir couchés dans le sang et la fange, le visage blafard, les yeux retournés, la bouche convulsée ; se débattant dans les affres d'une agonie monstrueuse.

Je voudrais les voir ainsi, eux, les heureux ! Les voir mourir de la sorte, seuls au milieu de l'immense plaine, n'ayant que les cris des blessés et les râles des mourants comme champ des trépassés, comme suprême accompagnement, je voudrais les entendre hurler sous les coups des immondes corbeaux se ruant sur eux pour picorer leur ventre, cette panse chérie qu'ils ont tant adorée et tant soignée.

Je voudrais voir ces oiseaux de mort mettre leurs tripes au vent, emporter leur chair lambeau par lambeau.

Je voudrais les voir souffrir tout ce qu'ont souffert les milliers de prolétaires qu'ils ont envoyé à la boucherie.

Mais cette suprême satisfaction ne me sera pas donnée. Nous verrons encore des ouvriers s'aller battre.

Pourquoi ? Pour la patrie. Voilà l'éternel prétexte toujours invoqué pour justifier la guerre.

Soyons logiques. Envisageons froidement quels sont les points de départ, les causes des guerres qui ont eu lieu ou qui pourront avoir lieu. Ces causes se bornent à trois :

1° Deux souverains ou deux gouvernements représentant l'ordre social, c'est-à-dire l'exploitation du pauvre par le riche, se disputent, s'injurient et finalement se déclarent la guerre.

2° Le gouvernement d'une nation a l'intention d'étendre le territoire du pays, de fonder des colonies, afin de trouver un débouché nouveau au commerce et à l'industrie.

3° La revanche d'une guerre précédente.

Examinons ces trois éventualités.

Dans le premier cas deux souverains ou deux gouvernements, ce qui revient au même, s'injurient. Mais il nous semble que s'ils ont quelques motifs de haine les uns envers les autres, cela les concerne uniquement et ils n'ont qu'à vider leur querelle à coups de poings ou à coups de gueule selon leur convenance, mais ils ne doivent pas y mêler deux pays et faire battre des milliers de gens pour trancher le différent.

Dans le second cas une guerre éclaterait pour trouver un débouché à l'industrie. Si l'industrie est trop florissante c'est-à-dire s'il paraît y avoir trop de production et s'il n'y a pas assez de consommation, cela tient uniquement à ce qu'une catégorie de gens, les travailleurs, ne consomment pas assez. Inutile de chercher des débouchés nouveaux pour écouler des marchandises alors que des milliers de malheureux manquent de pain, n'ont pas un vêtement convenable ni un toit pour abriter leur tête.

Dans le troisième cas il s'agit de la guerre-revanche. Mais c'est enfantin que de provoquer une guerre pareille. C'est stupide. Comment ! Après avoir subi des pertes énormes l'on irait s'exposer encore à en subir d'autres, car que l'on soit ou vainqueur ou vaincu l'on y perd toujours.

Non ! ce ne sont pas là les véritables causes de la guerre, ce ne sont que des prétextes pour la faire accepter.

La seule et unique cause de la guerre réside dans l'exploitation capitaliste qui elle-même s'opère grâce au droit de propriété, c'est-à-dire le droit qu'ont les individus de posséder en propre, personnellement de la terre, des instruments de production, etc.

Qu'advient-il lorsque quelqu'un possède une usine.

Il fait travailler des ouvriers, leur paye un salaire équivalent au tiers ou au quart de la valeur réelle de la main d'œuvre de l'objet fabriqué, vend cet objet et empoche le bénéfice qui devrait retourner à l'ouvrier qui seul a fabriqué l'objet.

C'est en cela que réside la cause de la guerre, car lorsque les fabricants et leurs intermédiaires, les bourgeois en un mot ne savent plus vendre leurs produits, ils déclarent la guerre par la voie des souverains pour trouver des débouchés nouveaux ; ou bien encore lorsque la misère, par suite de l'exploitation à outrance, devient trop grande et que le Peuple menace de se révolter pour acquérir sa place au banquet de la vie, ils déclarent la guerre pour faire taire les clameurs des meurt-de-faim et les égarer sur la question patriotique.

Et c'est toujours contraints et forcés que les travailleurs font la guerre, car ils savent bien qu'elle ne leur rapportera aucun profit et ne fera qu'accroître la misère.

Non, de cette guerre là ils ne veulent pas. La seule guerre qu'ils souhaitent, qu'ils attendent avec impatience, c'est la Révolution sociale ; la guerre entre le travail et le capital, entre les faibles et les forts, les exploités et les exploités. C'est de cette lutte sainte entre les affamés et les affameurs que jaillira la société nouvelle ; qui par la suppression de la propriété individuelle, seule cause de tous nos maux et par la mise en commun de la richesse sociale apportera à tous bien-être et liberté.

Bien être parce que tout le monde travaillera selon ses forces et consommera selon ses besoins. Liberté, parce que chacun sera libre de travailler où et comme il le voudra.

Oh ! qu'elle vienne cette ère nouvelle, car elle fera régner sur la terre la justice pour tous et l'amour entre tous : l'égalité et la fraternité.

VOUS AVEZ TOUT REFUSÉ !

Au lendemain des terribles émeutes de 1886, d'aucuns s'attendaient naïvement à voir les classes « dirigeantes », s'appliquer (ne fût-ce que pour sauvegarder la parcelle de prestige qui pouvait encore leur rester) au redressement des nom-

breux griefs économiques, qui partout, avaient suscité le soulèvement des masses laborieuses.

La presse bourgeoise elle-même, malgré l'avachissement moral et intellectuel qui la caractérise, semblait se rendre compte de l'immensité du gouffre qui se creusait entre le capital et le travail; elle affectait des airs de commisération et de pitié en présence des misères épouvantables qui se manifestèrent à la lueur sinistre des incendies.

Un professeur à tendances bien peu subversives et bien peu démagogiques, M. Laurent, évangeliste de la docte université de Gand, s'était écrié, en terminant ses cours: « Il est grand temps, messieurs, que les classes dirigeantes prennent sérieusement en mains l'intérêt des misérables prolétaires; il est grand temps que la bourgeoisie abdique ceux de ses privilèges qui sont les plus odieux et les plus illégitimes; « sinon le XIX<sup>e</sup> siècle se terminera par un cataclysme ».

Tel était le dilemme en effet:

Ou bien se départir avec un éclat généreux, des privilèges injustifiables et scandaleux... ou bien réduire le peuple à ne plus placer sa confiance et son espoir que dans la force brutale; ou bien faire une nouvelle nuit du 4 août... ou bien forcer, par son obstination aveugle, le prolétariat exploité et affamé à user à l'égard du bourgeois, des armes dont celui-ci a dû se servir jadis pour secouer le joug oppresseur de la noblesse et du clergé.

Voilà six années que du haut d'une chaire universitaire, partait cette redoutable prédiction!

Voilà six années aussi que le peuple a attendu une consolation, un soulagement, une réparation!

Qu'avez-vous fait, messieurs les bourgeois?

Rien!

Votre enquête du travail de 1886, n'était qu'une comédie, qu'une vaine parade, qu'un leurre grossier; des travaux de votre commission d'enquête, il n'est sorti que du vent; cette magistrature ambulante et chinoise s'est borné, dans la sereine jouissance de son incurie et de son égoïsme, à accoucher de quelques volumineux rapports incohérents qui moisissent sur les rayons poudreux des bibliothèques publiques... et c'est tout!

Vos lois « sociales » n'étaient que des fantasmagories bouffones, des palliatifs insensés; sous prétexte de légiférer pour le peuple, vous n'avez eu d'autre préoccupation que de sauver de la débâcle inévitable, les plus tyranniques de vos monopoles, de vos privilèges, de vos prébendes.

Quelle charge lui paraissait surtout onéreuse et inique, à ce pauvre travailleur belge?

C'était le service militaire; c'était l'impôt du sang; c'était le régime démoralisateur de la caserne; c'était l'obligation d'être « chair à canons » en même temps que « chair à dividendes », quoi de plus honteux en effet, pour une nation qui se flatte d'être arrivée à l'état de civilisation.

Ceux qui n'ont d'autre domaine que l'air et la lumière, sont obligés de désertir leurs foyers, de briser leur avenir pour défendre des propriétés auxquelles ils n'ont pas accès, pour aller défendre une patrie dans laquelle ils sont que des parias!

Oui, cela est abominable! Cela est indigne d'un siècle comme le nôtre!

O armée, quel rempart les repus croient trouver en toi! Lever des troupes, aligner des bataillons, fondre des canons, construire des forteresses, telle est bien aujourd'hui la préoccupation essentielle de tous les Etats: le capitalisme applaudit à ces folies militaires, espérant pouvoir livrer un jour aux gueules meurtrières des canons, ceux qui osent mettre en doute la légitimité de ses propriétés, de ses monopoles, de ses usines, de ses fiefs; la Religion elle aussi, cette « religion de paix et d'amour », sanctifie onctueusement les carnages guerriers: ces prêtres nous parlent couramment du « Dieu des armées », qui ne diffère en rien de ce Dieu-Mars mexicain, auquel on offrait des cœurs humains tout palpitants; au lendemain de la bataille, ne voyons-nous pas l'encens fumer sous le nez béat des astrologues sacerdotaux, les Te Deum retentir sous la voûte des cathédrales, les fidèles fanatisés beuglaient des « Oremus », éructer des litanies, psalmodier des chants de remerciements et de reconnaissance en l'honneur du « Dieu des Victoires ».

Oui hélas! Ce sauvage instinct du meurtre guerrier a des racines encore bien profondes dans

le cerveau humain, parce qu'il est vigoureusement cultivé et encouragé par les potentats, par les propriétaires oisifs, par les capitalistes sans entrailles, par les prêtres hypocrites et cafards, par tous ceux qui vivent et s'engraissent de la sueur du peuple travailleur!

Mais, courage: un avenir meilleur se prépare; malheur à la bourgeoisie égoïste et rapace d'avoir oublié les promesses fallacieuses qu'elle nous faisait il y a six ans! Sachez-le bien, bourgeois hébétés: « Le peuple verra le lever du soleil »; le peuple conquerra le droit de cité dans la communauté sociale; le peuple réalisera par ses propres efforts ce que vous avez obstinément refusé de réaliser pour lui.

Unissons-nous donc, prolétaires des Deux Mondes; par-dessus les frontières, serrons-nous la main, ouvrons pour l'humanité l'ère de la Justice, de la Liberté, de l'Egalité; et surtout célébrons notre triomphe en abolissant les frontières, en supprimant ces armées permanentes qui, à l'heure actuelle, couvrent les continents comme de véritables nuées de sauterelles.

## AUX JEUNES

C'est aux jeunes que s'adresse l'« Antipatriote. Non que nous dédaignons les vieux, loin de nous cette pensée, mais nous croyons que c'est surtout sur les jeunes, les ardents et les virils, que le Socialisme doit compter pour accomplir son œuvre régénératrice.

C'est à ceux qui ont vingt ans que s'adressent ces quelques lignes.

Vingt ans! Le bel âge! tant chanté par les poètes. L'âge des douces rêveries et des pensées ardentes et généreuses. Age heureux, qui ne connaît ni la désillusion, ni l'amertume, ni la désespérance. Epoque ensoleillée de la vie pendant laquelle tout l'être vibre d'enthousiasme, le cœur de générosité et le cerveau de nobles et fières pensées. Age puissant et fécond en choses grandes et belles pendant lequel l'homme est animé d'une soif inextinguible de jouissances de toute nature et l'ardent besoin de vivre en liberté.

Mais hélas! c'est précisément à vingt ans que l'on doit aller s'enfermer à la caserne, à l'armée ces abattoirs humains, si toutefois le sort vous est défavorable.

Adieu les beaux rêves, adieu les doux projets caressés en de longues rêveries, adieu le tendre amour et la bonne mère, adieu toutes les affections.

Trois années d'éloignement, entrecoupées de rapprochements courts et brefs qui avivent la douleur au lieu de l'apaiser et font ressentir plus cruellement encore l'amertume de l'éloignement.

Trois années de souffrances sans bornes pour qui pense, parce qu'il est constamment astreint à plier tout son être sous la discipline de fer qui l'empêche de penser et de communiquer ses pensées, qui lui enlève toute initiative et le met au rôle d'une machine, marchant et agissant au commandement.

L'armée, cet abattoir humain, — le mot n'est pas de trop; il est la désignation exacte et qui convient le mieux à une institution qui abolit toute volonté, — change complètement ceux qui ont le malheur d'y passer. Elle leur imprime son empreinte et souvent, au lieu du jeune homme bon, fier et hardi qu'elle avait enlevé, elle ne rend qu'un être mauvais, soumis et abâtardi. Cela se conçoit aisément: l'habitude d'être commandé et d'obéir servilement et sans murmures, de courber sans cesse la tête sous l'injure et l'outrage, de réprimer en soi tous les sentiments de révolte dont on est animé en face de l'injustice et de la cruauté; la promiscuité dans laquelle on est obligé de vivre continuellement, les exercices physiques violents que l'on est astreint de faire, le manque de travail intellectuel et les mille choses qui font la vie de caserne doivent fatalement, si l'on n'est pas doué d'une somme d'énergie suffisante pour réagir, changer complètement le caractère du jeune homme après sa période de service militaire.

Pourquoi sont constituées les armées? A quoi servent-elles? C'est pour défendre le sol sacré de la patrie, disent la plupart des gens auxquels on pose cette question. Et qu'est-ce que la patrie? C'est le pays, l'état où on est né répondront-ils.

Ils ajouteront encore que l'on doit aimer, chérir la patrie la considérer comme une mère et verser pour elle jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Mais quelles satisfactions avons-nous dans cette patrie tant vantée et tant prônée par tous ceux qui ont intérêt à le faire. Nous travaillons du matin au soir pour gagner notre maigre pitance. Etant enfants encore nous avons dû aller travailler pour un patron qui nous brutalisait et qui en échange de notre travail, très souvent au dessus de nos forces, nous donnait une somme dérisoire; à peine avons-nous pu aller à l'école. Actuellement nous ne gagnons pas de quoi nous suffire. Voilà se que nous donne la patrie, pas même de quoi vivre convenablement. Mais ce n'est pas une mère que la patrie, c'est une marâtre.

L'on dit qu'il faut défendre la patrie. Que défendrons-nous en réalité en nous battant contre des ouvriers, qui sont aussi malheureux que nous? Ce sont les propriétés, la terre, les usines et les richesses de nos patrons, des bourgeois, de cette masse de gens qui nous font travailler toute notre vie sans que nous constations une amélioration aussi minime qu'elle soit dans notre sort, tandis qu'ils vivent du produit de nos sueurs dans une oisiveté complète. Ce sont ceux pour qui nous travaillons sans trêve ni repos que nous défendrons; eux, les heureux, les puissants, les repus. Oui, c'est pour leur satisfaction, pour conserver leurs privilèges, pour leur servir de chiens de garde qu'on envoie les jeunes gens de vingt ans à l'armée.

Ah! l'on nous chante sur tous les tons l'amour de la patrie, à nous qui n'avons jamais connu que les mauvais jours. Quelle ironie! Nous concevons parfaitement qu'il est très naturel que les bourgeois aiment la patrie, eux pour qui la patrie symbolise le sol qui les fait vivre grassement sans travailler, heureux par nos souffrances, riches par notre travail et puissants par notre bêtise, heureux par nos souffrances, parce que plus nous sommes pauvres, plus ils sont riches; moins nous gagnons, plus ils s'enrichissent.

Riches par notre travail, car c'est uniquement de celui-ci qu'ils vivent puisqu'ils ne travaillent pas. Puissants par notre bêtise, car moins nous pensons, moins nous avons conscience de nous-mêmes et de notre force, plus nous sommes serviles, plus nous courbons l'échine et faisons toutes leurs volontés et plus ils s'élèvent plus ils sont forts.

Oui, c'est pour que rien ne vienne troubler leur quiétude qu'on envoie les gars de vingt ans à l'armée, qu'on les y fait manœuvrer comme des mannequins obéissant au doigt et à l'œil qu'on les fait marcher comme des machines.

Et si le mannequin se disloque; si un des rouages de la machine saute, si elle s'arrête de marcher ou si elle fait explosion, si en un mot le soldat en un moment d'exaspération et de révolte facile à comprendre pour qui a du cœur et de la dignité, refuse d'écouter les hullements des galonnés et d'obéir à leurs ordres avec toute la servilité que demande le code militaire, le conseil de guerre aura vite fait de l'envoyer pourrir à la correction ou à la discipline. Là, les souffrances sont cent fois pires encore qu'à la caserne.

Une fois entré à l'armée il n'y a que deux lignes de conduite à tenir: ou se bien conduire, c'est-à-dire toujours obéir, ou se révolter; s'abâtardir ou être inévitablement brisé.

Oh! jeunes gens de vingt ans, qui avez du cœur, qui aimez et qui êtes bons, vous qui lisez ces lignes réfléchissez bien à ce redoutable dilemme qui se posera à votre esprit si vous entrez à l'armée. Réfléchissez à toutes les souffrances que vous y endurez, souffrances qui seront déjà grandes si vous vous y conduisez servilement et souffrances pires encore si vous vous y révoltez; pensez bien à cela, camarades conscrits et que votre cerveau et votre cœur; que votre dignité d'homme décide de ce que vous avez à faire.

Et quoiqu'il advienne, quoique vous fassiez, songez toujours que vous êtes des ouvriers, que vous faites partie de la classe des pauvres, des exploités et que votre seul ennemi c'est votre maître.

Dimanche 30 octobre 1892 à 10 h. du matin

GRAND MEETING PUBLIC

Salle Saint-Michel, 15 rue d'Or, 15

Ordre du jour:

Le départ de la classe. — Le militarisme.

LE SALUT EST

## DANS LA DÉFAITE

Soldat belge, défends ta prétendu patrie.

Outre-Quévrain et outre-Rhin, les droits politiques, si peu efficaces soient-ils, sont plus étendus qu'en Belgique, et la situation matérielle de l'ouvrier y est peut-être moins pénible.

Soldat belge, va défendre ton ilotisme politique et ton esclavage économique, contre les deux nations qui, par l'extension de la propagande socialiste, sont les plus proches de l'émancipation.

L'ouvrier français est-il ton ennemi ; l'ouvrier allemand, ton adversaire ?

Soldat borain, le maître qui t'exploita lorsque tu travaillais dans la mine, est aussi celui qui exploite les ouvriers des pays voisins.

Les Rotschild étendent leurs serres puissantes de vautours insatiables sur les pauvres troupeaux humains, par delà les frontières.

Voilà les ennemis des soldats et des peuples de toute origine. Eux et les rapaces de la propriété terrienne qui font suer sang et misère, non seulement dans une localité, mais partout où il peut y avoir des mineurs et des paysans à pressurer.

Cette oppression internationale doit inspirer aux prolétaires la révolte internationale et non le massacre mutuel.

« Révolte internationale ! »

C'est encore vous, soldats belges, qu'on chargera d'étouffer les brandons qui pourraient surgir dans ce pays qu'on a surnommé le paradis des capitalistes.

Car, c'est moins à repousser une agression étrangère fort problématique, qu'à défendre le riche dirigeant contre l'exploité, que sont destinées vos machines perfectionnées.

Représentez-vous l'émeute surgissante à Bruxelles, à Gand, à Anvers, à Louvain, à Liège, à Mons, à Charleroi.

Vous êtes, soldats belges, les arbitres de la situation nouvelle.

Le peuple est la puissance qui prétend soulever et résoudre le problème social.

Vous seuls formez la résistance à cet effort.

Selon qu'elle sera sérieuse ou nulle, le résultat obtenu par la société sera fort différent.

Vaincu, le peuple sentira une oppression plus lourde, et vous êtes du peuple ;

L'ouvrier sera plus meurtri par ses chaînes ; et vous les porterez ;

Les paysans seront plus écrasés par les châteaux, et les campagnards sont nombreux dans vos rangs.

Perte de liberté, perte de dignité, augmentation de mal-être pour tous, vous compris.

Vainqueur, le mineur se pare de toutes les richesses de l'actionnaire ;

L'ouvrier se loge, grâce aux profits de son travail qui lui retournent, ailleurs que dans les infects taudis, couvant le choléra ;

Le paysan chasse des châteaux les rois faïnésants de l'industrie et de la terre, et les transforme en écoles ou phalanstères.

Soldat, tu es tout puissant pour le bien et pour le mal ; à volonté tu peux créer une situation plus obscure et plus triste que celle où se débat le travailleur, ou bien, s'élevant au-dessus de ton aplatissement et reprenant ta souplesse et liberté d'esprit, tu apprécieras plus sainement le jugement qu'on te demande de rendre, et, placé devant la balance où se pèsera la valeur respective du producteur et du parasite, tu rendras plus décisif le rapport de ces valeurs, en ajoutant à la valeur du premier, le poids de tes armes et de ta vaillance.

## SOLDAT, TU ES DIEU !

Dieu, dit-on, a fait le bien et le mal. Le soldat aussi.

Le premier Bonaparte et le second c'est le mal.

Les massacres de Paris et de Lyon, sous Louis-Philippe, c'est le mal.

Juin 48, Mai 71, c'est le mal.

« Soldat, tu crées ce mal. »

La prise de la Bastille, la prise des Tuileries, c'est le bien.

Juillet 1830, février 48, le 18 mars 71, c'est le bien.

« Soldat tu crées ce bien. »

Lorsque tu fis les Césars et les Napoléon. tu fis œuvre d'enfer, besogne exécutable. Tu abdiquas ta puissance en faveur de brigands. Pour ces crimes sois maudit.

Lorsqu'en 1831, 32 et 39, tu plonges ton fer dans la poitrine du travailleur, tu commettais un méfait, parce que tu défendais les beaux-messieurs faïnésants et massacrais l'utile prolétaire.

Pour ces crimes, sois maudit.

Lorsque, en juin 48, tu fis couler le sang du peuple par ruisseaux, et en mai par torrents ; tu écrivis en lettres de sang les plus horribles pages de l'histoire de l'armée.

Mon cœur s'étreint à ce souvenir ; l'indignation et la douleur me font éclater en accents de colère et de désespoir. Sois maudit, soldat, trois fois maudit, pour la mort de ces milliers et de ces milliers de tes victimes, dont l'héroïsme avait engendré deux Républiques.

Quand tu abattis l'orgueilleuse noblesse, et réfrégnais l'appétit insatiable de la pieuvre romaine, l'histoire, soldat, te bénit.

Quand, à trois reprises, frappé au front de l'esprit de liberté, tu t'emparas du château des rois, et que tu en chassas le cochon qui s'y trouvait à l'engrais, l'histoire te bénit.

Chaque fois que tu t'es uni à l'ouvrier pour défendre les droits de qui travaille contre les usurpations des parasites, lorsque tu fis la Commune de Paris, ou la République du Brésil, l'histoire te bénit.

Prendre des prisons, des palais, des hôtels de ville, chasser des rois, des banques, des ateliers financiers, des patrons, sont des actions que la postérité célèbre et auxquelles elle applaudit.

Faire des potentats, introniser des rois, ou des empereurs élever la situation des bourgeois, assurer l'exploitation, décimer le prolétariat, étouffer sa grande et noble voix, donner du plomb à qui demande la vie pour tous, voilà des crimes que la justice historique réprovoque.

LE CHANT DES

## ANTI-PATRIOTES

1<sup>er</sup> Couplet.

Pour les vampires de la patrie,  
Nous sacrifions notre bonheur ;  
Propageant cette idolâtrie,  
Ils voudraient pourrir notre cœur.  
Serons-nous toujours les victimes,  
Des dirigeants et des coquins,  
Non ! arrêtons leurs crimes  
Par la mort des chefs assassins.

REFRAIN

Debout frères de misère,  
Debout plus de frontières,  
Révoltons-nous contre les affameurs,  
Pour écraser la bourgeoisie  
Et supprimer la tyrannie,  
Il faut, il faut du cœur,  
De l'énergie.

2<sup>e</sup> Couplet.

Ceux qui possèdent la richesse  
En ce monde pour nous si fatal,  
N'ont pratiqué que la paresse,  
Et pourtant ils ont le capital.  
Grâce à la valeur monétaire,  
Par ces gens tu es exploité,  
Lève-toi prolétaire  
Et détruis la propriété. (Au ref.)

3<sup>e</sup> Couplet.

Nous ne voulons ni Dieu, ni Maître,  
Entravant notre liberté.  
Et nous voulons voir apparaître,  
Le soleil de l'égalité.  
Pendant que le peuple sommeille,  
Le tambour vient de retentir ;  
L'insurgé qui se réveille,  
Est déjà prêt à partir. (Au ref.)

## DIALOGUES

I. LA GUERRE.

Qui a intérêt à faire la guerre ? A qui profite-t-elle ? Est-ce aux travailleurs ?

— Non, les travailleurs ne demandent que la paix.

Est-ce aux bourgeois ?

— Non, les bourgeois ne demandent que la guerre.

Les travailleurs n'ont qu'un but, s'émanciper.

Les bourgeois n'ont qu'un but : s'enrichir en exploitant les travailleurs.

La guerre est-elle utile à la réalisation du but que poursuivent les travailleurs ?

— Non, car elle les empêche de penser et de travailler à leur émancipation.

La guerre est-elle utile à la réalisation du but que poursuivent les bourgeois ?

— Oui, car une guerre, quelque soit son issue, influe fatalement sur les masses ; fait entrer l'esprit chauvin dans les mœurs au peuple et l'exploitation capitaliste est d'autant plus aisée que les ouvriers sont plus patriotes, car c'est toujours au nom de la patrie que l'exploitation s'opère.

II. LA PATRIE, LE DRAPEAU, LE DEVOIR.

Camarade, as-tu une patrie ?

— Oui, j'ai une patrie. Elle est grande et belle, mais elle est asservie.

Alors... tu es donc patriote ?

— Non, je ne suis pas patriote, car ma patrie n'est pas cette chose mesquine et étroite qu'on nomme communément ainsi. C'est plus grand et plus noble. Ma patrie, c'est l'humanité toute entière, qui est asservie sous l'exploitation capitaliste.

Pourquoi n'est-tu pas patriote au sens bourgeois du mot.

— Parce que je suis ardemment épris de fraternité. Je considère les Allemands, les Français, ainsi que tous les autres peuples, comme mes frères, de même que je considère également les Belges comme mes frères.

Parce que tous les travailleurs, à quelque nation qu'ils appartiennent, souffrent des mêmes maux, qu'ils sont tous exploités par les bourgeois rapaces et cruels qui s'enrichissent de leur travail et de leur misère.

Ainsi donc tu n'aimes pas la patrie ?

— L'aimer ! Et qu'elles satisfactions me procure-t-elle ?

C'est en son nom qu'on m'enverra à l'armée pour apprendre à tuer mes frères ; c'est en son nom qu'on m'encasernera pendant trois ans pour servir de chien de garde et de jouet aux bourgeois. Je te l'ai déjà dit, ma patrie c'est l'humanité. Oh ! cette patrie là ! je l'aime avec passion, avec ferveur. Pour la délivrer de l'oppression et de l'asservissement, je verserais jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

Par qui et pourquoi l'humanité, ta patrie est-elle asservie ?

— Elle est asservie par les capitalistes, les bourgeois, les patrons. Pourquoi ? Parce que ceux-ci sont les maîtres des destinées de tous les humains ; qu'ils les exploitent honteusement en les faisant travailler à leur seul et unique profit ; qu'ils les font s'entretuer en fomentant des guerres de peuple à peuple lorsque ceux-ci menacent de monter à l'assaut de leurs privilèges sous les plis du drapeau rouge.

— Le drapeau tricolore n'est donc pas le tien ?

— Non, ce drapeau je l'exècre, car il a présidé aux fusillades de Roux, La Croyère et de tant d'autres lieux. Mon seul drapeau, c'est la rouge bannière, rouge du sang des 35.000 massacrés de la Commune, rouge du sang de tant de martyrs de la cause socialiste. C'est sous ses plis triomphants que je marcherai toujours à la conquête de la Liberté et au renversement du régime bourgeois qui m'opprime.

— Tu le hais donc bien le système capitaliste ?

— Oui. Toujours je le hairai. Tant que j'aurai un souffle de vie, tant que mon cœur battra et que mon cerveau pensera, je le combattrai. Car tel est mon devoir de travailleur et d'homme. Mon devoir est aussi, que jamais je ne faiblirai, malgré les obstacles, malgré les souffrances que je subirai dans la lutte que j'ai entreprise ; car le but à atteindre est beau. Toujours je mènerai le bon combat, car il fera éclore un monde nouveau, apportant à tous le bien-être matériel et moral, la Liberté, l'Égalité et la Fraternité.

## MANIFESTE

AUX JEUNES GENS QUI ONT TIRE UN  
MAUVAIS NUMERO.

Camarades,

Vous êtes appelés à défendre la patrie de ceux qui possèdent propriétés, rentes et pouvoir. Ces profits créent la misère du grand nombre; ces rentes épuisent les masses; ce pouvoir est oppresseur pour tous. Privilège, fortune, puissance ont été extorqués au peuple et s'élèvent aux dépens des travailleurs.

Nous vous convions, frères de l'armée, à parcourir une carrière nouvelle, au bout de laquelle vous conquerront la vraie gloire et le véritable honneur: l'honneur d'avoir arraché l'opprimé à ses tyrans; la gloire de l'avoir mis à l'abri de l'exploitation et de la misère.

Cette carrière, nous la parcourons avec vous; nous, les défenseurs des parias et les ennemis du régime capitaliste. Avec vous, frères de l'armée, nous défendrons la mine, quand les mineurs ne seront plus exténués par les vols capitalistes; la fabrique quand le patron ne nourrira plus sa faim de la sueur de l'ouvrier; la terre, quand le paysan ne se prosternerait plus devant le parasite du château et de l'église; le pays, quand l'opulence et la misère en seraient bannis, quand le luxe et la privation seraient extirpés, quand la débauche et le dénuement auraient disparu; quand la société enlèverait aux voleurs d'en haut les fruits de leurs rapines et rendrait à tous les citoyens intégralement le produit de leur travail; quand la propriété en un mot sera sociale jusqu'à ce que cette transformation radicale vienne établir enfin cette égalité sociale qui consiste dans l'obligation du travail et du bien-être pour tous, dans l'anéantissement de l'opulence et de l'oisiveté d'une part, et de la misère avec le chômage permanent d'autre part; jusqu'à ce jour de rénovation universelle à laquelle, soldats, vous coopèrerez avec nous, crions d'un commun accord:

A bas la Patrie! A bas la bourgeoisie!  
Vive la Révolution Sociale!!

AUX BONS NUMEROS.

Camarades,

Vous avez eu la chance d'être favorisés par le sort. Vous ne serez pas astreints à aller vous émasculer dans le milieu casernel, vous ne serez pas assujettis à la geôle gouvernementale, vous n'aurez pas à aller troquer votre dignité d'homme pour la veulerie du mannequin discipliné, vous n'aurez pas, plus tard, à jouer le rôle ignoble de défenseur de l'ordre — de cet ordre qui fait de vous des êtres vicieux, asservis et immoraux —; vous n'aurez pas non plus à vous métamorphoser en assassins de vos frères, vous n'aurez point enfin à rompre avec vos affections et votre milieu préféré.

Est-ce à dire que vous devez vous désintéresser de la lutte que nous entreprenons avec opiniâtreté contre le régime militariste; est-ce à dire, parce que vous êtes affranchis de cette obligation envers vos maîtres, que vous ne devez pas vous rappeler

que cette faveur n'est due qu'à un bienfaitant hasard; que vous n'avez échappé à l'indignité que grâce à une inégalité, et que si vous restez à votre famille en joie, il en est d'autres qui vont abandonner ce qu'ils ont de plus cher sans savoir quel sort leur est réservé, quelles misères et quelles souffrances les guettent pour les jeter afin de les broyer entre les engrenages puissants de la machine capitaliste.

Nous sommes certains que vous n'avez pas pensé à tout cela.

Nous sommes sûrs que le jour où vous sortirez de l'urne le bienfaitant numéro, vous vous souciez peu des camarades que la chance n'avait pas favorisés. Ne dites pas le contraire car c'est ainsi.

Eh bien! le moment est venu où d'une unanime voix vous devez faire entendre la plus grande protestation qui ait jamais été faite.

Le moment est venu, — à moins que vous ne soyez des êtres vils, égoïstes et lâches — de collaborer à la lutte sans merci contre cet esclavage ignoble qui émiette notre volonté, annihile notre énergie.

Oui, il faut que vous combattiez dans nos rangs, car là seul est votre intérêt; il faut que vous nous aidiez dans notre entreprise de relèvement moral.

Il faut, en un mot, que vous nous prêtiez aussi votre concours pour démasquer les misérables qui profitent de leur situation pour nous honnir et les livrer nus au pilori de la vindicte publique. Puisque vous avez trois ans de gagnés, trois ans pendant lesquels votre cerveau ne s'arrêtera pas de fonctionner, profitez-en pour étudier la question sociale, plutôt que d'aller vider des boks de bière et d'accabler de vos sarcasmes les malheureuses filles de brasserie, qui sont forcés pour vivre de vendre leur corps, et de promener votre intempérance par les rues de la ville.

Il est de votre devoir, enfin, de prendre fait et cause pour les déshérités, vous qui tous les jours encore êtes victimes de la rapacité bourgeoise.

Et lorsque vous serez convaincus de votre misérable situation, vous crierez avec nous:

A bas la caserne! à bas la patrie! vive l'Internationale! vive l'émancipation des peuples!

## MORALE MILITAIRE

« Soldat, lorsque tu te trouveras en face de trois hommes, ajuste le premier et étends-le sans vie; plonge ta bayonnette dans le ventre du second, et mets toi de ta crosse pour le troisième ». Tel est l'enseignement que vous recevrez lorsque vous serez à la caserne.

Oui, voilà la belle morale que l'on vous inculquera.

Sans considération pour les bons instincts que vous pouvez avoir, on développera en vous tout ce que la société imprime de mauvais.

On vient vous parler de morale chrétienne, qui vous dit de rendre le bien pour le mal, d'aimer votre prochain, c'est à dire d'aimer ceux qui font de vous des esclaves. Vous devez être résignés et vous devez courber la tête devant les misérables qui vous affament; en revanche, vous devez apprendre à tuer; oui, à tuer avec cruauté de pauvres

prolétaires comme vous, qui ne parlent pas la même langue, c'est vrai, qui n'ont pas le même tempérament, c'est peut-être encore vrai, mais qui sont aussi des hommes courbés comme vous sous l'infâme talon de l'exploitation et de la servitude.

Oui, voilà l'enseignement militaire; les lignes tracées plus haut s'étalent cyniquement sur les murs de la chambrée, et vous liriez cela sans un mouvement de révolte, sans un hoquet de dégoût, sans un tremblement de colère? Ce serait vraiment à désespérer.

Peut-on voir s'étaler de pareilles monstruosités sans que le lendemain la caserne soit vidée ou que le lâche qui a eu l'impudence d'afficher cet ordre barbare soit puni comme il le mérite?

Serez-vous à ce point pusillanimes? n'aurez-vous donc point non plus conscience de votre force? Ne songerez-vous donc pas que lorsque vous le voudrez, la poignée de galonnés qui vous fait marcher comme des moutons sera broyée comme une noix sous un marteau-pilon? Non, vous ne songerez point à cela, vous non plus. Aussitôt rentré vous ferez comme les anciens, vous vous plierez à l'ignoble discipline, et l'infâme institution du militarisme restera toujours debout, jusqu'à ce que cependant que le peuple, las des tortures subies, comprenne la nécessité de balayer dans un violent effort toutes ces bastilles gouvernementales, jusqu'à ce qu'enfin il fasse cette révolution sociale tant désirée.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

## L'INSURGE

ORGANE SOCIALISTE RÉVOLUTIONNAIRE

Paraissant le samedi.

CINQ CENTIMES LE NUMERO

## CONVOICATIONS

Tous les dimanches, à 3 heures, réunion de la Jeune Garde socialiste de Saint-Gilles, brasserie coin de la rue Delcour.

Tous les vendredis, à 8 h. 1/2 du soir, causeries publiques et contradictoires données par les « Eclairés » de Saint-Josse-ten-Node. Voir dans le « Peuple » de la veille le lieu de la réunion.

Impr. A. VILLEVAL, 26, rue de Prusse, 26.  
Saint-Gilles (Bruxelles-Midi).

Dimanche 30 octobre 1892 à 10 heures du matin

# GRAND MEETING

Salle Saint-Michel, 15 rue d'Or